

UN FRANCAIS EN AMERIQUE Pendant la Guerre de Secession

Souvent, par la suite, lorsque de retour au pays natal, il parlait à la chasse à la hutte dans les marais des environs de Reims—ce qui mettait ma mère au désespoir car mon père y prenait des rhumatismes—lui occasionnant à lui-même d'ailleurs des déceptions par la rareté du gibier d'eau—souvent, dis-je, il avait un mot de souvenir exalté pour ces rives lointaines, véritable Eldorado du chasseur.

D'autrefois sous la voûte de la forêt vierge, on chassait le gros gibier; et la nature grandiose aux beautés de laquelle mon père était très sensible, redoublait l'enthousiasme de l'heureux chasseur.

Un jour la maladie redoutée fit son apparition à la plantation. Toutes les précautions sanitaires ayant été prises, le planteur invita ses hôtes à partager la vie de chasseur nomade qu'il voulait vivre pendant quelques semaines, et l'on s'enfonça en pleine contrée inexploree.

Ce furent des jours inoubliables que cette vie libre dans la grande forêt, où la civilisation ne suivait les chasseurs que pour enlever à cette vie sauvage ce qu'elle a dans la réalité de bas et de répugnant. Des noirs dépeçaient les animaux tués et installaient les abris de chaque nouveau campement. L'on couchait sous la tente; la vie dépendait du coup de fusil des chasseurs; les quartiers de gibier rôtiissaient devant de grands feux allumés. Le soir, on se groupait devant ces flambées énormes que l'on ravivait de temps à autre pour éloigner les félins, et combattre l'abaissement subit de la température survenant avec la brusque tombée du jour. Et l'on devisait inlassablement sur les exploits dynégétiques de la journée.

Les incidents tragiques ne manquaient pas, et la forêt ne contenait pas que les rapides quadrupèdes poursuivis par les chasseurs. Le lynx les guettait à l'entrée d'un fourré inextricable, et le léopard montrait parfois entre les grosses branches d'un arbre sa belle tête tachetée.

D'autre fois, le trigonocéphale enroulait au bord du sentier les anneaux de son corps noirâtre, ou le serpent à sonnette fuyant sous les hautes herbes faisait entendre le bruit caractéristique qui signale son voisinage.

Une fois qu'à la tombée de la nuit mon père regagnait en hâte le campement, il enjamba ce qui lui parut un tronc d'arbre, lequel subitement s'agita et disparut. C'était un énorme boa, étendu pour sa digestion, qui lui avait baré le chemin...

Cette vie simple et primitive fut coupée par un de ces terribles cyclones dont aucune tempête de notre pays ne peut donner idée. La trombe en passant ravagea la contrée qu'elle joncha de débris, brisant les arbres les plus forts. La nuit de cet affreux ouragan, mon père était couché sous sa tente, dont chaque coup de vent semblait vouloir arracher les lambeaux. Soudain, un affreux craquement se fit entendre: un des géants de la forêt s'abattait avec un bruit de tonnerre, écrasant la tente, sous les débris de laquelle il restait enseveli. Sous des torrents d'eaux on accourut le dégager: le tronc énorme n'était pas à vingt centimètres de sa tête!

L'épidémie de fièvre jaune étant en décroissance, Charles Heidsieck quitta les plantations de la Louisiane et gagna la Nouvelle-Orléans, où il avait hâte de revoir les excellents amis qu'il y avait fait à son premier voyage.

Il aimait cette ville de la Nouvelle-Orléans, qui ne fut jamais plus attrayante qu'à cette époque. Elle n'était pas encore la brillante et incomparable cité qui accueille et éblouit les français de nos jours. Mais, tandis que—contraste saisissant—les Indiens campaient encore sur les bords du lac Pontchartrain, elle avait reçu depuis trente ans un brillant développement qui faisait présager sa beauté future. Et puis,

quelle attraction dans la vieille ville, le "Carré Français," que l'on atteignait rien qu'en traversant Canal Street.

Dans les "îlets" coupés à angle droit, la vie se concentre et se recueille; les habitations reproduisent l'architecture de nos vieilles cités françaises. Ici, l'on passe devant quelques vieux hôtels de style Louis XIV ou Louis XV: plus loin, l'on se promène "sous les arcades aux minces piliers vétustes et élégants." (1) Et l'on revit tout à coup ces temps héroïques où les hardis pionniers français baptisaient du nom de Colbert, le Mississipi qui, selon le mot de Chateaubriand, "coula sous notre domination et regrette encore notre génie."

En arrivant à la Nouvelle-Orléans, on est frappé de la différence des races qui composent ce grand "tout" des Etats-Unis. Si cet écart est encore sensible aujourd'hui, combien plus accusé n'était-il pas alors.

"Là, ce n'était pas cette race impétueuse et tumultueuse des Etats du Nord qui lance sa vie dans l'avenir; c'était une société où la sociabilité plus douce gardait un parfum des traditions françaises qui donnait à la vie un charme incomparable et inconnu ailleurs.

Ce n'était pas l'esprit de la "vieille Amérique aux teintes sombres et anxieuses, reflet du rigide fanatisme des passagers du Mayflower." (2) De la vieille ville française remontait au contraire comme un courant de grâce et de chevalerie.

A tout cela, mon père, si français de cœur et de caractère, était infiniment sensible: mais il y eut mieux encore, et il trouva dans ses amis de la Nouvelle-Orléans un dévouement dont il n'a peut-être pas rencontré l'équivalent dans toute sa carrière.

Je me suis beaucoup appesantie sur la capitale de la Louisiane, car la destinée y préparait à mon père les heures les plus tragiques de

(1)—André Bélessort.

(2)—Edith Warthon.

son existence.

TROISIEME VOYAGE

Mais n'anticipons pas sur les événements, et arrivons au troisième voyage de Charles Heidsieck, alors que, ainsi que je l'ai dit en commençant, il se trouva dès son arrivée aux Etats-Unis dans un pays bouleversé par les approches de la guerre civile. Les événements se précipitaient, les hostilités commençaient, les armées entraient en campagne.

Cette lutte fratricide devait aboutir à l'écrasement des Etats du Sud et à la ruine matérielle et économique, pour plus de vingt ans, de la moitié de la nation Américaine.

Le Nord, dans cette guerre en dehors des avantages que lui donnaient sa vie industrielle, ses grands ports, et la meilleure partie de la flotte qui était en son pouvoir, eut surtout deux puissants éléments de succès: un drapeau et un homme. Un drapeau, le drapeau anti-esclavagiste. Un homme, Lincoln, l'homme génial de la centralisation américaine.

Les véritables causes de ce douloureux antagonisme sont peu connues parmi nous. La question de l'esclavage prime tout dans notre esprit; il est certain qu'elle envenima terriblement la situation, et que le monde civilisé saluant le drapeau antiesclavagiste, apporta aux Etats-Unis, par sa sympathie humanitaire, une grande force morale. Mais ne considérer que ce point de vue, c'est envisager la question d'une façon superficielle.

Le Nord industriel avait peu d'esclaves; il lui fut donc facile d'embrasser une cause qui ne lui coûtait aucun sacrifice. Pour le Sud producteur, et producteur par la main d'œuvre noire, la brusque abolition de l'esclavage, c'était la ruine, et en s'y opposant, c'était sa vie qu'il défendait. Les Sudistes reconnaissaient d'ailleurs qu'il fallait travailler à l'extinction de cette effroyable

plaie de l'esclavage, mais ils voulaient le faire progressivement et proposaient pour y atteindre un ensemble de mesures qui fussent arrivées à ce but en une vingtaine d'années. Tous les enfants noirs eussent été libres dès leur naissance et placés sous la protection de l'état; l'affranchissement partiel—bénévole pour services rendus, et obligatoire dans des circonstances déterminées—eût préparé un affranchissement total pour une époque prévue. On évitait ainsi la ruine des blancs en préparant les noirs à une émancipation dont ils étaient incapables de profiter du jour au lendemain.

Il faut reconnaître que ces dispositions étaient aussi sages que politiques, et que, aboutissant à un résultat meilleur, elles eussent empêché des flots de sang de couler, et épargné d'épouvantables épreuves aux malheureux Etats du Sud.

Mais les passions étaient surexcitées, et les passions ne raisonnent pas. D'ailleurs une raison plus profonde divisait les divers états de la Confédération Américaine.

Dans la constitution des Etats-Unis, chaque état particulier était doté d'une charte spéciale, et de libertés particulières auxquelles les Etats du Sud étaient profondément attachés. Le Nord, qui tendait à une centralisation plus grande, cherchait par tous les moyens possibles à restreindre ces libertés que le Sud défendait avec acharnement. Là fut la véritable cause de la scission: d'une part, la centralisation; d'autre part, la liberté.

Ce fut Lincoln qui incarna et défendit le principe de la centralisation. Il mit à cette cause qu'il regardait comme le principe de la grandeur des Etats-Unis—et il ne se trompait pas—toutes les ressources de son énergie, de son patriotisme et de son génie. Par lui, la centralisation triompha.

Mais gardons aux vaincus une part de nos sympathies. Ils défendaient un passé prospère, des traditions précieuses, une personnalité et une qualité d'âme qui les rapprochait de nos âmes. Et si aux heures critiques que nous avons traversées, l'Amérique acclamant la France est venue lui tendre une main fraternelle, rendons grâce non seulement au souvenir de Lafayette, mais encore à la suggestion des "Morts qui parlent," à ces voix obscures qui s'élevèrent dans les âmes de beaucoup d'Américains. L'amour de la France s'y ral-

luma soudain: souvenirs prenant d'un passé qu'on croyait oublié, cendres brûlantes d'un foyer que l'on croyait éteint.

Le Sud d'ailleurs eut aussi son héros: le général Robert Edward Lee. Sur cette figure aussi pure, aussi noble—plus chevaleresque, plus attirante que celle du génial Président—une ombre s'est étendue... c'est un vaincu!... L'Amérique devrait regarder comme un devoir de rendre pleine et entière justice à cette noble et intéressante personnalité dont elle peut être aussi fière, quoiqu'à des titres différents, que du grand Lincoln lui-même.

Le général Lee était né en Virginie. Ardent patriote, mais passionné pour les libertés que la constitution donnait à son pays natal, il eut de cruelles incertitudes lorsqu'il lui fallut prendre un parti dans la guerre fratricide. Son admirable loyauté et son noble caractère sont un garant que, dans la décision qu'il prit, il n'écoula que sa conscience, et remplit ce qu'il regarda être son devoir.

Le temps pressait, les circonstances devenaient critiques. La prise de Charlestown avait porté un coup fatal à l'armée du général Lee qui se retirait vers l'ouest. Les Fédérés se rapprochaient de la Nouvelle-Orléans et s'avançaient pour mettre le siège devant La Mobile, tandis qu'ils resserraient par mer le blocus de ce port.

A peine le chargement des aloops terminé, et avant que l'encercllement fut complet, les deux hardis capitaines levèrent l'ancre, et à deux jours de distance et dans deux directions différentes, s'enfoncèrent dans les ténèbres de l'océan hostile et dangereux.

Mon père subit à la fois les dangers du siège qui venait d'être mis devant La Mobile, et les angoissantes incertitudes du sort de ses batiments. Après un temps assez court, on apprit qu'un des deux aloops, bombardé en pleine mer était coulé; de l'autre pas de nouvelles. On pouvait espérer qu'il avait forcé le blocus. Celui-là suffisait pour sauver la situation. Cet espoir au cœur, mon père n'eut plus qu'une idée: quitter l'Amérique où sa présence était désormais inutile, et retourner en France près de sa famille où elle devenait indispensable. Dans l'inaction qui avait suivi son grand effort, la nostalgie du pays le prenait avec une accuité irrésistible.

A Suivre

STATEMENT OF THE OWNERSHIP, MANAGEMENT, CIRCULATION, ETC., REQUIRED BY THE ACT OF CONGRESS OF AUGUST 24, 1912, OF

L'Abeille de la Nouvelle-Orleans

Published Every Week at New Orleans, La., for Six Months Ending October 1st, 1921

Publisher, The Times-Picayune Publishing Company, New Orleans, La.; General Manager, D. D. Moore, New Orleans, La.; Editor, Andre Lafargue, New Orleans, La.; Managing Editor, Jacques Vlieghe, New Orleans, La.; Business Manager, J. A. Van Buren.

Owners—Names and addresses of all stockholders of The Times-Picayune Publishing Company: D. D. Moore, L. K. Nicholson, J. W. Bostick, B. T. Waldo, G. B. Baldwin, Esmond Phelps, C. H. Hyams, Jr., L. O'Donnell, Y. P. Nicholson, A. P. Howard, H. McEnery, Charles J. Conrad, H. J. Seiferth, W. J. Walton, C. H. Hyams, C. H. Hyams III, Estate D. G. Baldwin, Inc., Albert Baldwin, J. H. Baldwin, R. B. Baldwin, S. L. Baldwin, Mrs. Sarah V. Baldwin, Mrs. Cecile Generees Baker, Mrs. Mary C. Baker, Mrs. J. M. Black, Mrs. Alma Baldwin Denegre, George Denegre, Misses G. M. and H. H. Fell, Mrs. M. G. Foster, Mrs. Hilda Phelps Hammond, Cleo Hanna, Miss E. L. Hanna, J. S. Hanna, Mrs. A. G. Miller, Nicholson Realty Co., Mrs. J. G. Pool, L. C. Quintero, Thomas G. Rapier, Mrs. A. N. Reed, Mrs. A. B. Vairen, Mrs. Edna Trist Waldo, Mrs. Amelia B. West, Wheeler & Woolfolk, L. A. Winterhalter, all of New Orleans, La.; H. F. Baldwin, Jr., El Paso, Tex.; John L. Ebaugh, Winston Salem, N. C.; Charles S. Clark, Isidore Hershheim, A. H. Morris, D. H. Morris, Mrs. Isabel Ledyard, Mrs. A. B. Ottman, of New York, N. Y.

Known bondholders, mortgagees, and other security holders, holding 1 per cent or more of total amount of bonds, mortgages or other securities. No mortgages.

J. A. VAN BUREN, Business Manager.

Sworn and subscribed before me this 3rd day of October, 1921.

(Seal)

EDW. HASPEL, Notary Public.

(My Commission Expires at Death.)